

Cinéma

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **75 (1987)**

Heft [5]

PDF erstellt am: **25.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

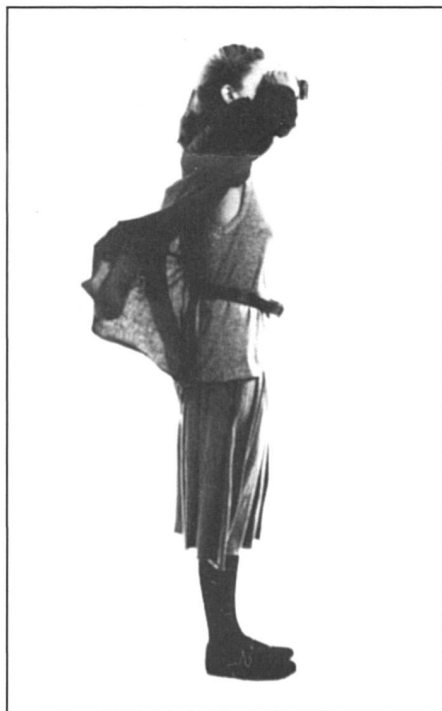
Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Festival de Créteil : les yeux dévoilés

Le neuvième Festival international de films de femmes s'est tenu à Créteil, près de Paris, en ce début de printemps. Notre envoyée spéciale, Michèle Stroun, est formelle : en 1987, le cinéma femmes se porte bien.

Samedi 28 mars, la « grille horaire des projections » entre les mains. Je calcule. Environ 30 films quotidiens, longs, moyens et courts métrages confondus, projetés dans sept salles, dont quatre disséminées dans la ville. Un ami, habitué des festivals de cinéma, m'avait dit, rassurant : « Te fais aucun souci, c'est



pas compliqué, tu traînes dans les bistrot, tu parles, tu entends, immédiatement tu sais ce que tu dois voir absolument ». Seulement voilà, la rumeur, où la trouver ? L'esplanade devant la Maison des Arts de Créteil s'élance vers des bâtisses de béton et des étendues de dalles en pierre. Pas la moindre trace de bistrot. A l'intérieur de la Maison des Arts, il y a bien un zinc pour le café, une cafétéria pour manger, une salle de presse pour s'informer, une « piscine », pour débattre avec les réalisatrices. Mais il y a surtout des films. En quantité. Pas le temps de flâner. Il s'agit de faire rapidement le bon choix. Je décide donc d'éliminer la rétrospective dédiée à la réalisatrice

tchèque, Véra Chytilova, l'hommage à Colette, l'autoportrait de Micheline Presle, les rencontres entre réalisatrices berlinoises et françaises, pour ne garder (ouf!) que les films en compétition. Quoiqu'on puisse en penser, je ne possède qu'une paire d'yeux, et une cinquantaine de films à voir m'apparaît comme une entreprise tout à fait honorable. Ce choix s'impose tout naturellement dans la mesure où je n'ai pas été commise à répertorier tous les films/femmes réalisés depuis qu'Alice Guy, en 1896, inventa le premier film de fiction avec « La fée aux Choux », mais bien à cerner la production cinématographique/femme en ce printemps 1987.

Réflexions sur le regard

Dès lors, une question s'impose. Qu'est-ce que le cinéma/femme ? Une référence biologique, artistique, philosophique ou politique ? Peut-on réellement le classer dans une catégorie homogène, comme la Nouvelle Vague, par exemple ?

Une première constatation se profile : il y a toujours eu des films réalisés par des femmes (en petit nombre, bien entendu). Cependant, les années 70 marquent une

évolution dans le cinéma/femme. En effet, dans la foulée des mouvements de libération, des femmes s'emparent de la caméra pour dénoncer la condition féminine. Le cinéma offre un moyen de lutte, un autre regard sur la femme que « l'éternel féminin » tellement masculin. On s'aperçoit alors que la conquête du regard passe aussi par le cinéma : « Saisir la caméra comme d'autres femmes s'emparent du stylo (...) c'est aller au dehors, marquer des nouveaux territoires (...) C'est franchir des pas dans l'univers du fictif, briser des miroirs ». (Musidora*) « Comment d'aveugle, devenir voyante ? »** Toute la dialectique féministe est tout de suite posée à travers les images de femmes. Dans les années 70, les festivals, les revues et les débats, cinéma/femme, se multiplient. Une constante pendant toutes ces années : le refus systématique de faire des concessions au cinéma commercial. Il s'agit, au contraire, d'une recherche de langage libérée des stéréotypes et des contraintes imposés par le cinéma masculin, en un mot, la découverte d'un moi-féminin encore jamais vu ni entendu. Et aujourd'hui ?

* Des femmes de Musidora, Paroles, elles tournent ! Ed. des femmes, 1976.

** Cinéma Regard violence, Les Cahiers du Grif, 1982, Françoise Collin



Les frères Mozart

de Suzanne Osten

Suède, 1986

Prix du public, fiction



Suzanne Osten, réalisatrice de « Les frères Mozart »
Photo Svenska Film institutet

En sortant de la salle de projection, j'ai noté sur mon calepin : Ouf ! Enfin un film plein d'humour !

Une comédie, un texte intelligent, des acteurs magnifiques, un montage sans longueur.

Suzanne Osten, qui est actuellement directrice d'un théâtre expérimental et dont *Les frères Mozart* est le deuxième film, nous fait pénétrer dans les coulisses de l'opéra. Le metteur en scène (Etienne Glaser, co-auteur du scénario) avoue détester l'opéra et décide de monter un *Don Juan* de Mozart encore jamais fait. Pour convaincre les acteurs et extirper d'eux leur vision traditionaliste de l'œuvre, il provoque des psycho-drames et parvient même à entraîner l'orchestre récalcitrant dans sa folie d'épanouissement sexuel !

Très peu de film de femmes choisissent pour personnage principal un homme, très peu utilisent l'humour pour s'exprimer.

Suzanne Osten a réussi cette double gageure, sans oublier de permettre aux personnages-femmes de se moquer gentiment du mâle tout en l'aimant passionnément !

Longs métrages de fiction Au-delà du film militant

Aujourd'hui, on est loin du film militant qui embarquait les femmes vers des lendemains meilleurs, comme ce film d'Agnès Varda, « L'une chante, l'autre pas » de 1968, ou ce film bouleversant de Chantal Ackerman sur l'enfermement, la vie d'une femme pendant trois jours dans sa cuisine, « Jeanne Dielman », de 1975. On était alors dans les années de dénonciation, les années de revendication. En 1987, les films de fiction sont concentrés sur des biographies de femmes, des souvenirs d'enfance autobiographiques, des sujets de fiction qui ne mettent pas uniquement des femmes en scène, mais dans lesquels on trouve souvent une revendication politique commune aux deux sexes, une mise en accusation de la société dans son ensemble. Seuls les films qui ont pour sujet les lesbiennes,



Women's International Bulletin 27.

conservent une spécificité de revendication sexuelle.

Seppan

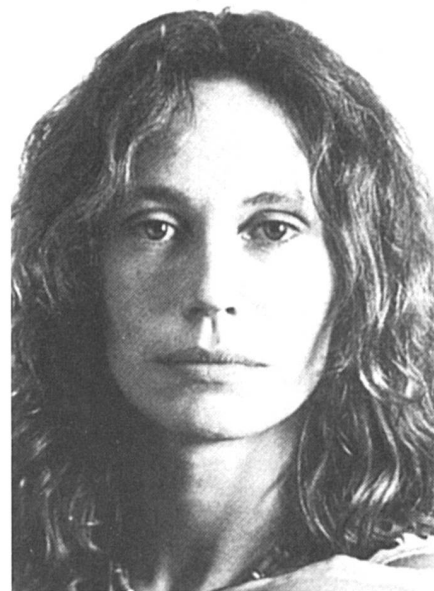
de Agneta Fagerstrom-Olsson

Suède, 1986

Prix du jury du Festival de Créteil 1987

Seppan est le premier long métrage d'Agneta Fagerstrom-Olsson. Le thème est en large mesure d'inspiration autobiographique. Comme beaucoup de films de femmes, il exprime ce besoin de se raconter à travers son enfance.

Seppan est le nom d'un jeune garçon finlandais immigré dans le Nord de la Suède, dans une petite ville industrielle dont la plupart des ouvriers sont des étrangers. *Seppan* représente la révolte, le refus de s'intégrer à une société qui n'est pas la sienne. L'institutrice, malgré sa hargne, ne parviendra pas à lui faire apprendre le suédois. De l'autre côté des baraquements, dans une maison blanche, habite Sarah, la petite fille du directeur suédois. Chaque jour, elle franchit la clôture familiale pour rejoindre les enfants d'ouvriers, immigrés pour la plupart. Cependant, le film n'est pas sur l'immigration, car, comme le dit Agneta Fagerstrom-Olsson, « dans les années 60, ce problème n'avait pas la même connotation qu'aujourd'hui. Le mot même ne se prononçait pas ». Il s'agit bien d'un film sur l'enfance qui essaie de percer le monde des adultes, qui



Agneta Fagerstrom-Olsson, réalisatrice de « Seppan »

vit ses propres joies, ses propres malheurs. Le monde des adultes reste en filigrane.

Le film qui avait été tourné en 16 mm pour la télévision, a finalement été projeté dans les salles. Il a déjà gagné le Prix Spécial du Jury au Prix Italia 1986.

Longs et moyens métrages documentaires

La rencontre avec le politique

Depuis les années 70, les femmes ont privilégié le documentaire. Elles ont investi ce genre poussées par une volonté de réappropriation du cinéma et un désir de tourner le dos au cinéma commercial traditionnel. Le documentaire historico/féministe, donne la parole aux femmes afin qu'elles disent leur corps, leur expérience sentimentale, affective, sexuelle et professionnelle. Ainsi, elles racontent enfin leur histoire et non celle rêvée ou inventée par les hommes. La plupart de ces films sont bâtis sur le schéma documents/interviews. On observe dans les documentaires actuels, une évolution symétrique à celle des films de fiction, à savoir une prise de conscience politique ouverte sur le monde. Sur onze films en compétition, deux traitent de métiers où femmes et hommes cherchent un langage commun (« Rêve de voler », Canada et « Refus de danser » Grande-Bretagne), deux traitent de sujets politiques générale (« Maman, est-ce qu'on va gagner ? », terrible réquisitoire sur la guerre froide, bien documenté et « Arc-en-ciel

brisé », USA, l'histoire des déplacements forcés de 10 000 indiens Navaros, Prix du Public 1987), un seulement traite de la difficulté des femmes d'accéder au pouvoir (« Histoire à suivre », Canada). Les trois films qui sont centrés sur les problèmes de femmes exclusivement, proviennent ou traitent des femmes du tiers-monde « Fleur d'Ajonc, la femme au sud Liban » laisse parler les femmes sur la guerre. « La fin d'un long silence », bien que filmé par une Canadienne, raconte le long calvaire de la femme indienne, exclusivement à travers la voix de féministes indiennes, et sans autre commentaire (il a été primé au festival de Nyon de 1986). « On ne leur a pas demandé la lune » est un film mexicain sur la révolte des couturières après le tremblement de terre. Deux films parlent des lesbiennes et des transsexuelles (« Les terribles vivantes », Canada, et « Appelez-moi Madame », France). Un film seulement traite d'un métier où les femmes sont systématiquement repoussées : « Les femmes chefs d'orchestre ».

Les courts métrages

Boulimie d'images

C'est dans le court métrage que les femmes « s'éclatent ». Il demande souvent peu de moyens : une caméra 16 mm, super 8 même, quelques mètres de pellicule, quelques amis bienveillants pour tenir les rôles s'il en faut, des sous, pas forcément en grandes quantités. Le genre permet tout : de la recherche esthétique à la fiction, en passant par tous les genres, politiques ou militants, économiques ou sociaux. Déjà dans les années 70, il a été l'objet privilégié

International

Sweethearts of Rhythm

de *Andréa Weiss*
et *Greta Schiller*

U.S.A., 1986
Prix du public, court-métrage étranger

Sur des fragments de films d'époque et des interviews d'aujourd'hui, on découvre le premier orchestre de jazz composé exclusivement de femmes, des noires, des porto-ricaines et même deux blanches. Le film restitue la vie de cette extraordinaire formation dans le contexte raciste et misogyne des années quarante aux Etats-Unis.

Autour du film, entretien avec Helen Jones. La vie étonnante d'une tromboniste, entrée à l'âge de 14 ans dans la fanfare de son école à Mississippi, née d'une mère juive et d'un père noir, donc noire pour les E.U. d'alors.

FS : Vous avez été une pionnière dans la mesure où vous avez appartenu au premier orchestre de jazz constitué par des femmes. En étiez-vous consciente à l'époque ?

Helen Jones : Vraiment pas. J'avais 14 ans. J'étais une enfant adoptée. Je me suis enfuie de la maison. Personne ne se souciait de moi. Je voulais surtout échapper à la misère qui régnait à l'époque à Mississippi.

Les femmes chefs d'orchestre

de *Christina Olofson*

Suède 1987
Prix du Jury de l'Association des femmes journalistes

Christina Olofson : « La musique classique avait pour moi les mystères d'un temple dans lequel je n'osais pénétrer. J'ai finalement découvert un monde non seulement fermé, mais extrêmement misogyne où les femmes sont exclues de la direction. Dans mes recherches, j'ai trouvé une femme soviétique à la tête d'un orchestre et une Américaine qui, bien qu'elle ne dispose pas d'un orchestre, joue régulièrement. Les autres sont souvent sans travail et se sentent sous-employées malgré leurs qualités. Toutes disent la même chose : nous devons toujours être meilleures que les hommes, sinon nous ne trouvons pas de travail ! »

Dès les premières images du film, on travaille, on peine, on s'essouffle, on s'identifie à la passion de ces six femmes (américaines, suédoises, norvégienne et



Photo du film « Les femmes chefs d'orchestre », de *Christine Olofson*.

Photo Folkets Bio
soviétique) qui, contre vents et marées, ont décidé de s'attaquer à l'un des derniers bastions de la misogynie. Ce film, bâti admirablement autour de cette recherche, exprime un espoir fou : décrocher un contrat et diriger enfin un vrai orchestre et non plus son reflet dans son miroir !

d'une reconquête géographique et politique pour les femmes. Il a permis de mettre à jour toute une iconographie du corps féminin et de son espace jusque-là inconnue. Les thèmes abordés cette année par les films en compétition sont aussi variés qu'ils sont nombreux. On remarque d'une manière générale, que les Etats-Unis continuent à s'attaquer à des sujets douloureux comme le viol (une femme sur trois subira un viol au cours de sa vie) ou encore le trajet ô combien douloureux de ce jeune homosexuel de 22 ans atteint du Sida. En France, par contre, les courts-métrages laissent parler l'imagination. Deux films d'animation pour la Grande-Bretagne, l'un délirant sur la soupe des sorcières (brrr...) et le problème de la guerre atomique, l'autre produit par l'un des deux ateliers d'animation (LEEDS) constitués par un collectif de femmes : « Des graines et des voleurs » est une démonstration percutante sur notre monde de consommation au détriment du tiers-monde. « Faits d'hiver » est le seul film suisse en compétition à Créteil. Da-

nielle Giuliani et Danielle Buetti ont raconté l'histoire d'un petit garçon qui part avec son père routier. Tout le trajet en camion est vu à travers les yeux de l'enfant. En 20 minutes, l'enfant prononce une seule phrase : « Le puzzle est fini » (On n'est vraiment pas bavards en Suisse !). Ce qui frappe dans toute cette production, c'est que les deux films qui parlent de femmes arabes formulent la même revendication, à savoir de maintenir leur rôle de femme dans la société islamique. La cinéaste tunisienne, Selma Baccar (*De la Toison au fil d'or*) l'exprime clairement : « Nous voulons conserver nos traditions, nous ne voulons pas vous imiter ».

En conclusion, on peut affirmer cependant que, cinéma de reportage, cinéma d'auteur ou cinéma militant, le court-métrage a le désavantage de n'être pratiquement jamais montré dans les salles de cinéma commerciales, ni même à la télévision. Il reste néanmoins un moyen de combat essentiel.

Le cinéma ne nourrit pas encore sa femme

Si l'on regarde l'ensemble de la production des films femmes 1986, on constate que d'une manière générale, elle a été une année faste. Si l'on prend l'exemple de la France, Coline Serreau qui a débuté avec des films féministes engagés comme « Mais qu'est-ce qu'elles veulent ? » (1976) a battu en 1986, tous les records du box office avec « Trois hommes et un couffin ». Agnès Varda, la militante de la première heure, s'est vu attribuer un « Lion d'or » à Venise pour « Sans toit ni loi ». Aux USA, Susan Seidelman a remporté un succès éclatant pour « Recherche Susan désespérément » et Randa Haines est en train de conquérir même la Suisse romande avec « Les enfants du silence ». Le film de l'Allemande Doris Dörrie, « Männer » a déjà totalisé 5 millions d'entrées en Allemagne et fait rire la Suisse romande en ce moment. Si en 1976, on pouvait déplorer le silence des femmes suédoises cinéastes, l'année 1986 par contre, voit une explosion de films de qualité faits par des femmes.

Cet éclatement soudain du film de femme est indubitablement le résultat d'un travail patient fait d'honnêteté et de probité, de recherche féministe sans compromission, sans clin d'œil. Un nouveau regard sur le cinématographe.

Mais il n'y a pas lieu de crier victoire. Dans tous les pays les femmes se heurtent aux mêmes problèmes : financement/distribution, qui sont souvent insurmontables. Aux Etats-Unis, la plupart des femmes travaillent hors des circuits commerciaux traditionnels.

Même en Allemagne, on constate que pour une production de 250 films, seulement 25 ou 30 sont faits par des femmes. L'industrie cinématographique ne fait pas encore confiance aux femmes et rares sont celles qui peuvent vivre de leur production. Pire encore, les films de femmes sont rarement distribués hors de leurs propres frontières. Or, combien de chefs-d'œuvre ainsi escamotés et jamais projetés sur les écrans à cause de distributeurs poltrons et incultes qui ont peur de les acheter, parce que souvent « pas assez commercial » !

Michèle Stroun

Ne manquez surtout pas : *Golden Eighties*, de Chantal Ackerman
Amorosa, de Mai Zetterling
Les enfants du silence, de Randa Haines
Männer, de Doris Dörrie



Helen Jones au trombone.

FS : Qui est à l'origine de l'orchestre ?

HJ : Notre directeur d'école. C'est lui qui a eu l'idée de rassembler les filles dans une fanfare. Il nous a procuré des professeurs de musique. Quelques années plus tard, il nous a emmenées à Washington pour donner un concert. C'est lui aussi qui a trouvé le nom de International Sweethearts of Rhythm.

FS : Comment cette formation s'est-elle transformée de fanfare en orchestre de jazz ?

HJ : Deux types nous ont vues. Ils ont compris qu'ils pourraient faire de l'argent

avec nous. Ils nous ont en quelque sorte « rachetées ». Tant que l'école s'occupait de nous, nous étions nourries, logées et vêtues. Après, nous avons vécu sur nos salaires. Misérables. On s'est fait rouler. On était des gamines, 16, 18 ans. On ne savait rien. Il faut dire qu'on a appris notre métier. On a eu des professeurs. On travaillait très dur. Le matin on répétait, le soir on jouait. On a fait des tournées, partout où il y avait des Noirs, surtout dans le Sud. A New York aussi, au Savoie.

FS : Vous aviez acquis une grande réputation. Vous êtes même allées à l'étranger ?

HJ : En 1950, on est parties six mois en Allemagne et en Belgique. On jouait pour les soldats américains noirs stationnés en Europe.

FS : Et après ?

HJ : La formation a été dissoute. Des filles se sont mariées, moi aussi. J'ai eu quatre enfants. J'ai aussi trois petits-enfants. Dix ans après mon mariage, je suis retournée à l'école. J'ai décroché en premier un diplôme d'infirmière, ensuite d'assistance sociale. Je n'ai plus jamais touché au trombone.

FS : Vous avez des bons souvenirs de cette époque ?

HJ : Je crois que je me rappelle de tout.

FS D'accord. Mais des bons souvenirs ?

HJ : C'est une question piège ! Il y avait une telle misère à Mississipi. Il fallait s'en sortir !

Un long métrage va bientôt sortir relatant la vie de ce premier orchestre de femmes.